

S'adresser au bureau du journal de 8 heures du matin à 6 heures du soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26
(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

MONTEVIDEO CAMPAGNE
Un mois..... \$ 1.00 or
Trois..... \$ 3.00 « 1.00 or
Six..... \$ 5.50 « 2.00 or
Un an..... \$ 10.00 « 3.50 or
Numéro du jour... \$ 0.05
ancien..... \$ 0.10
Les abonnements partent des 10 au 15 de chaque mois

Année IV Num. 916-796

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Dimanche 20 Mai 1894

Une petite victoire

Eh mon Dieu, ouï! Encore qu'il n'y ait là qu'une satisfaction morale, on l'a vue avec quel plaisir, cette monnaie nouvelle annoncée, aux États-Unis la Chambre locale de l'île de Jersey, la mention de la langue française comme langue officielle avait été voté à une forte majorité.

Personne, assurément, ne songe à donner à ce vote une signification politique. Mais pour cette jolotte petite île, qui, géographiquement au moins, est française, des rives de laquelle on aperçoit nos côtes (du haut du vieux château de Montargueil, on distingue même par les beaux temps, les tours de la cathédrale de Coutances) nous avons gardé l'affection que l'on a pour ceux avec qui nous unissent les liens du sang. Jersey ne peut pas être tout à fait une étrangère pour nous. En dépit du drapeau rouge qui flotte sur le fort Régout, armé de batteries assez rébarbatives, les Français se sentent là presque encore chez eux.

Cela est si bien toujours la campagne normande, l'aspect de la terre de France, et, dans l'intérieur, tout au moins chez les paysans, les terriens, le cordial accueil français! Tous les noms de pays, toutes les désignations de hameaux, et, comme on dit là-bas, de paroisses sont de désinence française, les Corbières, Grouvelles, Saint-Aubin, Saint-Clement, Les Marais, Beaumont, Blanche-Pierre, et il faut l'accent britannique, complaisamment exagéré, pour donner une vague apparence anglaise au nom de la capitale, Saint-Helier.

L'usage de la langue française dans ces îles que les Anglais appellent les îles de la Détré, mais que, nous, nous appelons des îles normandes, entretient toujours une fraternité entre elles et nous.

Quo vous voulez-vous! Y eût-il eu là du sentimentalisme, il nous eût été pénible que l'anglais s'imposât, pour les actes officiels, dans ces si aimables pays et qui demeurent tels, à peu de distance de la mer, même quand la tempête qui n'est pas tendre, dans la Manche, se met à souffler.

Il nous paraît d'autant plus touchant ce français qui s'emploie dans les délibérations des assemblées et dans la rédaction des décisions et des avis publics, qu'il a conservé une tournure archaïque, qu'il a une douceur de chose ancienne. Tel placard, tel écriteau, telle affiche d'un règlement de police nous font sourire, avec un peu de mélancolie, pour les termes inusités sur le continent, mais bien français de fond dont ils sont semés.

Assurément, la suppression du français comme langue officielle n'eût point empêché que les habitants le parlèrent toujours. Dans le milieu de l'île, dans les circonscriptions de l'Est, ils ne savent même point l'anglais, et c'est de la bonnette brave langue paysanne du temps de Molière, avec ses « j'avions » et ses « j'étions » qu'ils se servent exclusivement. Mais le vote qui vient d'être acquis, aux États, atteste l'indépendance du caractère jersiais. Les Jersiais forment une petite race à bien conservé son originalité propre.

Leur loyalisme envers la couronne d'Angleterre ne les empêche pas de tenir avant tout à leurs usages particuliers, et ils sont nullement désireux d'être confondus avec les Anglais. Dans leur histoire, ils ont à se vanter, avec énergie parfois, qu'ils n'acceptaient de l'Angleterre qu'une sorte de suzeraineté et pas autre chose. De là, leur attachement aux vieux titres que portent les diverses autorités locales, justiciers, jurés, baillis, vicomtes, dénominateurs, etc.

On dirait, toutefois, que l'Angleterre se sent un peu ennuyée, parfois, de cette prétention des Jersiais à trancher sur le reste du Royaume-Uni.

Elle ne se hâterait pas en face à porter atteinte à leurs prérogatives, car elle se garde bien de créer d'inutiles conflits, et, d'ailleurs, elle n'a pas à se plaindre d'eux; mais depuis quelques années, surtout, elle paraît leur sournoisement de lutter contre ce esprit particulier, comme si elle le trouvait suranne. Cela se voit à une foule de petits indices, qui sont frappants pour le touriste, quand il laisse à l'écart quelque temps entre deux voyages, Saint-Helier. Les employés des services publics relevant de Londres, comme ceux des postes, par exemple, affectent de ne savoir que l'anglais. Il en est de même des commerçants anglais immigrés. Des sociétés de courses, de régates sont essentiellement anglaises.

Des encouragements sont donnés aux milices, avec insistance, par les officiers de la garnison. L'armée du Salut, qui répand ses bandes bizarrement accouturées, fait surtout du prosélytisme anglais. La proposition de substitution de l'anglais au français dans les actes publics, était, assurément, le résultat de certaines menées britanniques. Mais on a vu qu'on ne lui avait pas fait tout bon accueil. Et quel intérêt les Jersiais auraient-ils, en effet, à apporter ces modifications à ce qui constitue leur originalité? Ils tiennent pour la perpétuité du bon vieux train des choses, dont ils n'ont qu'à se louer.

Mais les innovations anglaises restent sans effet dans les campagnes, dans ces vilages à l'aspect riche et heureux où l'on arrive par des routes auxqueltes les arbres, entrecroisant leurs branches, font un toit de feuillages. Oh! les braves et propres petites fermes, avec leur air d'abandonné!

Tout est demeuré là d'apparence française, car les élégants cottages et les pelouses pour le lawn-tennis ne se rencontrent que sur la côte. On n'y entend pas dans leur bonhomie, une finesse qui sent bien le Normand. Les vieux paysans ont la veste du futur et le grand chapeau, au lieu de l'affreux petit casquette anglaise. Ils ont gardé la poltronne d'autrefois, et, tandis que l'Anglais croirait déroger à sa dignité en vous soulevant la bienvenue, ils vous saluent d'un amical bonjour. Chez eux, vous préférez le cidre à la bière, et si un journal, il y en a un (car tout le monde lit, là-bas), c'est la Chronique de Jersey, en français, où ils prennent connaissance des professions de foi des candidats éconobles ou apaisent les assauts et batteries (ce est ainsi que l'on désigne les rixes) des maîtres anglais dans les ports.

Les affiches électorales collées sur les arbres vous feraient croire qu'on est encore dans un de nos départements. Dans leur français savoureux, plaisamment démodé, les candidats pro-

moient autant de choses que chez nous. Mais ce sont, tout de même, de bien petites choses, et qui ont un air patriarcal attendrissant. Les Jersiais disent volontiers que leurs luttes sont vives. Les heureux gens! S'ils savaient ce sont encore à l'enfance de l'art, ceux qui ne croient point encore que l'arme du combat soit la calomnie.

J'ai parlé des milices; ce sont de débonnaires milices, qui ne doivent pas quitter l'île ou le service est volontaire, et où on n'est pas très rigoureux sur le chapeau de la tenue. Pourvu qu'on ait endossé la tunique rouge, le reste du costume va à l'aventure, et ce habit écarlate s'accommode très bien d'être accompagné d'un pantalon à carreaux, et même comme je l'ai vu une fois, d'un chapeau haut de forme.

Si, en 1781 et pendant la Révolution, ces milices eurent à jouer un petit rôle, depuis, elles n'ont eu à servir à aucun acte belliqueux, et, de fait, elles ne semblent plus guère instituées que pour concourir à des prix de tir. Ces tirs sont fréquents, par exemple, pendant la belle saison, dans la plaine de Grouville, partout.

Ils paraissent être un moyen délicat d'offrir à chaque volontaire une fourchette ou une cuiller d'argent. Ce qu'on en décerne, comme prix, est chose inimaginable, et il n'y a guère de maison jersiaise où on ne trouve cette argenterie, ornée de mentions flatteuses pour l'adresse d'un des membres de la famille. Encore une impression singulière, et un peu troublante, que celle de ces demi-soldats, en jaquette rouge, qui parlent notre langue!

Nous n'avons pas le droit de remercier les Jersiais d'avoir tenu à conserver son rang officiel au français, dans leur île. Mais pour qu'on ne dirions-nous pas que nous sommes bien aises qu'il en soit ainsi? La vitalité du français dans certains pays, politiquement anglais, est, en somme, un fait de nature à frapper.

PAUL GINISTY.

sans que nos consommateurs leur paient un tribut.

Ainsi, voilà les résultats de cette protestation qui devait donner à l'industrie française un essor merveilleux, assurer du travail aux ouvriers, relever les salaires, faire le bonheur du producteur, sauvegarder les intérêts du consommateur et donner par surcroît à l'Etat, sous forme de produits douaniers, des plus-values considérables.

La liberté dit à ce sujet:

Nous ne savons pas sur quel cas précis se fonde le journal belge, mais il est certain que beaucoup d'industriels se décident à aller chercher ailleurs une liberté qu'ils n'ont plus en France où ils sont pressurés entre le tarif protectionniste d'un côté et les syndicats de l'autre.

Il y a aussi des commerçants qui pour utiliser leurs relations en Amérique, par exemple, font fabriquer en Angleterre, en Belgique et en Allemagne les produits qu'ils destinent à l'exportation et qu'ils demandaient autrefois aux usines françaises. Ainsi ils conservent leur clientèle à laquelle ils peuvent faire les prix avantageux que l'on obtient dans les pays où le protectionnisme n'a pas causé de renchérissement factice.

cutions capitales par an, on moyenne, les frais d'exécution s'élèvent, au total, à la somme de 25,000 pesetas.

On se demande pourquoi, au lieu d'avoir un seul bourreau, comme la France, l'Espagne en a douze. Un seul suffirait à l'Etat, en supprimant les onze autres, pourrait faire une économie de plus de 22,000 pesetas.

Et puis, le grand nombre d'exécuteurs a encore un autre inconvénient. En effet, d'après les statistiques officielles il y a eu, en 1883, six exécutions; en 1889, douze; en 1890, neuf; en 1891, onze; en 1892, neuf; en 1893, dix; on peut donc prendre dix comme moyenne. Cela fait, pour chaque exécution, une exécution tous les quatorze mois. S'il n'y avait qu'un seul bourreau, celui-ci aurait occasion d'exécuter, presque chaque mois une fois, nul doute qu'il acquerrait une grande dextérité, et l'on ne verrait pas, comme il arrive souvent, le bourreau rater son coup et faire souffrir le condamné d'une façon horrible.

ello s'est retirée discrètement. Les deux amies, après les premières effusions, bavardaient avec tendresse.

Jeanne.—Ah! ma mignonne, que je suis contente de te voir!

Louise.—Et moi!

Jeanne.—Est-ce que tu me trouves changée?

Louise.—Depuis ça?

Jeanne.—Où.

Louise.—Non. C'est-à-dire si, tout de même un peu. Quelque chose de pensif dans les yeux. Et puis, palotte. Tu as donc été très malade?

Jeanne.—Très malade.

Louise.—Pauvre chérie! Et juste au moment où survient ce bébé! Franchement, ça n'est pas de chance. Du reste, j'ai remarqué ça... c'est comme un fait exprès... tu es la troisième de mes amies à qui pareille chose arrive. Toutes les trois mariées; toutes les trois, il vous tombe un bébé; je cours chez vous... crac! toutes les trois, je vous trouve souffrantes, couchées. Qu'est-ce qui te fait rire?

Jeanne.—Rien... Une idée qui me travaillait.

Louise.—Mais où est-il, cet amour?

Jeanne.—Là, il dort.

Louise.—Je voudrais bien le voir; seulement, j'ai peur de le réveiller.

Jeanne.—Ecarte les rideaux.

Louise.—Oh! qu'il est joli! C'est un chérubin. Mais il est énorme!

Jeanne.—(avec un soupir)—Je le sais.

Louise.—On dirait que tu le regrettes?

Jeanne.—Non.

Louise.—Oh! le beau bébé! Je l'aime tellement, les bébés, que, si je m'écroulais, j'épouserais le premier monsieur venu, n'importe lequel, pour en avoir un comme ça... et puis, dame, tout de suite, moi, dans les huit jours... pas comme vous autres. Toutes mes amies, c'est neuf, dix mois... un an après leur mariage. Moi, je sens que je ne pourrais pas attendre si longtemps que ça. Il me le faudra dès le lendemain, ça t'es-tu?

Jeanne.—No dis pas de bêtises.

Louise.—Jo dis des bêtises?

Jeanne.—Mais oui.

Louise.—Jo l'assure que je parle très sérieusement.

Jeanne.—En tout cas, pas si haut.

Louise.—A cause du bébé?

Jeanne.—Non, à cause de la sœur qui pourrait l'entendre.

Louise.—Ah! bien! après? C'est une religieuse, elle ne comprendrait pas. Et puis d'ailleurs, ces choses-là... tout ce qui a rapport au mariage... ça leur est défendu de les écouter, même quand on en parle devant elles.

Jeanne.—Qu'est-ce qui t'a raconté ça?

Louise.—Jo le sais. Parce qu'elles ont fait le vœu de chasteté. Elles et les prêtres.

Jeanne.—C'est bon. Causons un peu de toi. Comment va ta mère?

Louise.—Très bien. Mais par exemple elle se désolait.

Jeanne.—Pourquoi?

Louise.—Parce que je ne me marie pas.

Jeanne.—Tu es peut-être trop difficile.

Louise.—Ah, Dieu non! Au contraire! Moi, je veux toujours. Je prends les yeux fermés. Mais je me demande parfois si on ne m'a pas jeté un sort: chaque fois que ça doit se faire et que les choses sont sérieusement engagées... ça va raté.

Jeanne.—Par là faute?

Louise.—Non. Par rapport au jeune homme. On découvre toujours, à la dernière minute, des machines abominables sur lui.

Jeanne.—Quoi?

Louise.—Oh! je ne saurais pas le dire! Tout! Enfin, je passe ma vie à être fiancée, et à l'échapper belle! Ça commence à m'énerver un peu.

Jeanne.—No te presse pas, val! Tu te marieras assez tôt. Jouis donc de ton temps de jeune fille.

Louise.—Tu dis ça à présent que tu es mariée! Mais quand tu ne l'étais pas... je me rappelle... tu étais absolument comme moi et tu saurais après le mariage.

Jeanne.—C'est vrai. Et plus tard, tu diras peut-être comme moi aussi.

Louise.—C'est donc bien terrible, ce mariage?

Jeanne.—Non.

Louise.—Alors?

Jeanne.—Rien.

Louise.—Pourquoi fais-tu des réticences avec moi?

Jeanne.—Jon'en fais pas.

Louise.—Mais si. Et tu as bien tort. Jo ne suis plus une petite fille, et j'ai saisi bien des choses... bien des choses! Tu l'imagines tous les jours que tu parles à une naïve? Mais non. Jo suis presque aussi savante que toi.

Jeanne.—Incrédule.—Mais... j'en suis persuadée.

Louise.—Tu dis cela... mais avec un ton qui prouve que tu ne me crois pas.

Jeanne.—Moi? Mais je te crois. Jo te crois tout à fait.

Louise.—Remarque bien que je ne prétends pas tout savoir. Non. Une grande partie seulement. Ça, jo le sais.

Jeanne.—Mais, mal à l'aise.—Tant mieux. Et alors, ta mère.

Louise.—Oh! n'essayais pas de changer la conversation. C'est bête. Parlons de tout ça... veux-tu?... du mariage? des enfants? C'est beaucoup plus intéressant.

Jeanne.—Moi personnellement ça m'est égal. Mais j'ai peur qu'on ne l'entende.

Louise.—Qui ça? Ah! toujours la sœur?

Jeanne.—Oui. Et comme ça n'est pas précisément une conversation... très catholique, j'aurais peur, comprends-tu? qu'elle ne prit une mauvaise opinion de toi!

Louise.—Mais non.

Jeanne.—N'oublie pas qu'une jeune fille... même si elle croit être enseignée, si elle pense avoir compris... ou deviné... bien des choses... est tenue toujours à un grand innocent. A un parfait réserve de langage. Son devoir est de paraître tout ignorer, ne rien soupçonner.

Louise.—Parbleu! Pour qui me prends-tu? D'autant que... nolo qu'il y ait encore pas mal de points sur lesquels je n'ai que des données très vagues!

Jeanne.—Jo n'en fais pas complimenter. A la bonne heure! J'aime beaucoup mieux le voir dans cette sainte ignorance, que comme il y a cinq minutes, essayant avec aplomb d'aborder des sujets que tu ne connais pas, que tu ne peux pas, que tu ne dois plus connaître.

Louise.—Si j'étais devant le monde, je n'aurais pas cette attitude... Mais avec toi, jo ne me gêne pas. Et jo me gêne si peu que jo veux te demander deux ou trois petits éclaircissements.

Nouvelles du Dahomey

Bordeaux, 14 avril.

Le Journal officiel des établissements du Benin, distribué ce matin à Bordeaux, contient: 1° La déclaration du général Dods à l'empereur de la soumission des princes, des chefs et des habitants du Dahomey, et indiquant la délimitation des contrées placées sous le protectorat de la France et celles qui constituent les royaumes d'Abomey et d'Allada; 2° Les procès-verbaux de la proclamation d'Agbo-Agbo, comme roi d'Abomey, et de la reconnaissance de Gi-Glo-Dou-Gde-Nou-Mau comme roi d'Allada; 3° Le règlement concernant le recrutement des gardes civils du Benin; 4° un ordre général contenant les remerciements du général Dods au bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique qui quitte le Dahomey, et, pendant un an, il a rendu des services très appréciés.

On sait qu'un corps de garde civil indigène doit concourir au maintien de l'ordre dans la colonie du Benin, avec le bataillon de tirailleurs haoussas et un détachement de tirailleurs métropolitains. Les gardes civils reçoivent outre les objets d'habillement et d'équipement, une solde journalière de 1 fr. 25.

Les engagements sont de deux et quatre ans; ils donnent droit à une prime de 50 et de 100 fr., suivant qu'il s'agit de l'un ou de l'autre période. Cet ordre de prime est la même pour les engagements; mais, dans ce cas, le garde civil a droit à une haute paye d'ancienneté qui varie suivant les grades (simple garde, caporal ou sergent) de 10 à 25 centimes par jour, pour un engagement de deux ans, et de 20 à 50 centimes pour un engagement de quatre ans. Notons que la solde de caporal est de 1 fr. 37 par jour et celle de sergent de 1 fr. 85. Le militaire payé se nourrit lui-même.

On voit combien de semblables troupes bien encadrées peuvent alléger les charges militaires d'une colonie.

Les douze Bourreaux d'Espagne

Une correspondance d'Espagne donne les curieux détails qui voici sur les bourreaux de ce pays:

Fransquito Casellanos, le bourreau de Madrid a rendu sa belle âme à Dieu et en haut lieu, on commence à songer au successeur à donner à cet homme de bien. C'est là une question qui ne sera pas aussi facile à trancher que le cou d'un criminel avec la guillotine, vu que le nombre des candidats à la place vacante s'élève déjà à treize, nombre fatal, et que tous ont derrière eux des personnalités influentes, comme il arrive toujours en Espagne lorsqu'il s'agit de pourvoir à l'emploi.

Parmi les solliciteurs se trouvent un sergent en disponibilité et un avocat. Passé encore pour le sergent, mais aurait-on jamais cru qu'un avocat, un protecteur de la veuve et de l'orphelin ambitionnât le poste d'exécuteur des hautes-œuvres! Ne pouvant sauver les occupables par son éloquence il demande à les étrangler de ses mains! N'est-ce pas un signe des temps?

Digne de mention est également la requête présentée par un garçon boucher du faubourg de Baracachuel, dans laquelle on lit la délicate phrase suivante: « J'invoque encore en ma faveur l'intime amitié qui me liait à l'infortuné Fransquito; personne mieux que moi ne pourrait continuer la tâche interrompue par la mort de mon inoubliable ami. »

Actuellement, il n'y a que onze bourreaux attitrés; mais, lorsque la place de Madrid sera pourvue, très prochainement, il y'en aura douze. Normalement il devrait y avoir quinze bourreaux, car la loi prescrit que chaque « *alcaldia territorial* » (cour d'assises) ait son exécutif; mais pour des raisons d'économie, depuis quelque temps les places d'Oviedo, Palma et Pamplona ont été laissées vacantes.

Le bourreau de Madrid a un traitement annuel supérieur à celui de tous ses collègues; ce traitement est de 2,715 pesetas.

Les traitements des exécuteurs de Barcelone, la Corogne, Grenade, Séville, Valence, Valladolid et Saragosse sont de 2,190 pesetas chacun, soit, au total, de 15,330 pesetas.

Les bourreaux d'Albacete, Burgos et Caserès ne perçoivent que 1,825 pesetas chacun, soit ensemble 5,475 pesetas.

Enfin, le brave homme qui représente le bras de la justice à Las Palmas, doit se contenter de 825 pesetas. Les frais qu'occasionnent les déplacements des exécuteurs les plus proches lors d'exécutions à Oviedo, Palma et Pamplona, où, comme il a été dit plus haut il n'y a pas d'exécuteur, sont estimés à 911 pesetas par an.

Nous obtenons donc, du chef des traitements d'exécuteurs, une somme globale de 25,260 pesetas.

Mais les exécutions occasionnent encore d'autres frais: la construction de l'échafaud, l'achat de cordes et courroies, le fourbissage et graissage des appareils, etc., etc., coûtent à l'Etat, pour chaque exécution, environ 2,500 pesetas. Or, comme il y a en Espagne dix exé-

ANTHROPOPHAGIE EN AFRIQUE

Il paraît que l'anthropophagie est, encore à cette heure, très en honneur parmi les peuples qui habitent la rive droite de l'Oubanghi.

Dans une lettre qu'il vient d'adresser au cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, Mgr Augouard, évêque de l'Oubanghi, donne sur cette épouvantable coutume des détails très particuliers.

On amène les esclaves dit Mgr Augouard, sur le marché, et celui qui ne peut se payer le luxe d'un esclave entier, achète seulement un membre qu'il choisit à son goût. S'il choisit, le bras, par exemple, le client fait une marque longitudinale sur le membre avec une sorte de craie blanche, et le propriétaire de l'esclave attend qu'un autre client choisisse l'autre bras et lui fasse la même marque.

Chacun choisit ainsi les bras, les jambes, la poitrine, etc.; et lorsque tous les membres ont été marqués, on coupe tout simplement la tête du pauvre esclave, qui est immédiatement dévoré sur place.

Si ces détails n'étaient pas donnés par une personne digne de foi, on pourrait croire, tellement ils sont effrayants, qu'ils ont été inventés à plaisir.

Un festin à Tananarive

Nous extrayons d'une lettre adressée de Madagascar au Temps les piquants détails que voici:

Il y a quelques semaines, un membre de la famille du premier ministre se mariait à Tananarive. Réjouissances de toutes sortes, surtout grands festins. Les parents de la mariée offrirent un dîner qui ne comportait pas moins de 150 plats, préparés soi-disant, à la mode européenne. Le menu, imprimé, était rédigé en malgache, en français, malgache et en respectant scrupuleusement l'orthographe quelques articles intéressants:

23, Mouton melez de pain de dans; 26, Boule pomme de terre à carotte; 27, Pieds de cochon croûtes; 27, Cerveau de bœuf ameloné; 77, Huile propre; 85, Tripoli amoné deca (ici une parenthèse est indispensable. Il s'agit de tripes à la mode de Caen); 90, Rataouille canard.

Dans la partie malgache, jo relève; 127, Canard aux sardines; 113, Marmelade à l'amer Picon!

Il faut s'empreser d'ajouter que le lendemain, les parents du marié surpassaient ceux de la mariée en offrant à leur tour un dîner où figuraient 250 plats dans le goût de ceux que jo viens d'indiquer!

Noter qu'il y a à Tananarive, en dehors même des Français, des indigènes parlant et écrivant suffisamment notre langue pour rédiger un menu convenable. Mais S. E. Rainalalavony, qui était l'ordonnateur de ces festins, s'est bien gardé de s'adresser à eux; il n'eût voulu pour rien au monde laisser passer une occasion d'être grotesque.

VICTIME DE SON DÉVOUEMENT

On mande de Paris:

Un enfant de 11 ans est mort, mercredi, victime de son dévouement sans avoir pu sauver la petite fille qu'elle avait voulu secourir.

La jeune Charlotte Desgranges était venue passer les vacances de Pâques chez ses parents, à Meudon, près de Paris. Vers 3 heures de l'après-midi, elle se trouvait dans la rue, causant avec de petites camarades, lorsqu'elle aperçut un bébé de dix-huit mois, Suzanne Châtenot qui allait être écrasée par un lourd camion appartenant à MM. Deschamps et Dard, marchands de charbon.

Sans hésiter, la courageuse jeune fille s'élança au secours de la petite Suzanne qui foulaient déjà les pieds des chevaux, mais elle fut impuissante à la dégager et toutes deux roulèrent sous les roues du véhicule. Le conducteur parvint enfin à arrêter son attelage; il était malheureusement trop tard, et on ne put relever que les corps broyés des deux enfants.

La nouvelle de ce terrible accident s'est vite répandue à Meudon, où il a produit une vive émotion.

LE LIT

«METS-MOI SUR LA VOIE»

JEANNE ANCOURT, vingt-trois ans.
LOUISE LUXEUL, dix-neuf ans.

Dans l'après-midi.—Chez Jeanne. Cette dernière est couchée, sa jolotte figure disparaissant parmi les rubans et les dentelles des oreillers. Au pied de son grand lit, il y a un tout petit bercéau dont les rideaux sont rabattus. Tout à l'heure encore, assise près de Jeanne, une sœur du Bon-Secours tricotait en silence; mais dès que Louise est entrée,

LES PRIMES A L'INDUSTRIE

Le système protectionniste a des conséquences fâcheuses à la fois pour les finances de l'Etat et pour les intérêts privés. Chaque jour apporte une preuve nouvelle. Ce système comporte, on le sait, non seulement des relèvements de droits de douane, qui réduisent le chiffre de nos exportations à l'étranger, mais des primes douanes, à l'intérieur, à certaines industries privilégiées. Ces primes, calculées à l'origine sur des données trop faibles, sont, à chaque exercice, reconnues inférieures aux nécessités.

On vient d'en avoir un exemple nouveau pour les filatures de soie. On sait que la Chambre précédente a établi des primes pour les filatures de soie, sous prétexte de leur permettre de lutter contre la concurrence étrangère. Ces primes sont prélevées sur l'ensemble des contribuables français et constituent ainsi pour eux une véritable aggravation d'impôts.

La Chambre avait estimé à 2 millions 1/2 le montant des primes à accorder à la filature de soie durant l'année 1893. Or, les droits constatés en fin d'exercice au profit des filatures de soie, du fait de la loi qui a institué la prime, s'élèvent à 4 millions. C'est donc un crédit supplémentaire de 1 million 1/2 qu'il faut demander pour couvrir les dépenses de l'exercice 1893.

Rappelons que les protectionnistes ont institué des primes du même genre pour les filatures de lin et de chanvre, pour l'industrie des huiles de schiste indigène, pour les fabricants de sucre. Toutes ces primes, payées par l'ensemble des contribuables à un petit nombre de bénéficiaires, constituent autant de charges venant s'ajouter directement, quoiqu'on sous une forme déguisée, à la masse des impôts que paye le pays.

CANDIDATS A L'ECOLE DES MINES

Un décret, rendu d'après les propositions du Conseil Supérieur de l'Ecole des Mines, modifie ainsi qu'il suit les conditions d'admission à cette école.

Tout candidat à titre d'élève externe aux cours spéciaux doit être Français ou naturalisé Français; il doit avoir, au 1^{er} janvier de l'année dans laquelle il se présente au concours, 17 ans révolus et moins de 21 ans pour les cours préparatoires; 18 ans révolus et moins de 23 ans pour les cours spéciaux.

La limite d'âge est reculée d'une, de deux ou de trois années de service militaire.

Le concours d'admission aura lieu, chaque année, à l'école, au commencement du mois de juillet, pour les candidats qui ne sortent pas de l'Ecole polytechnique. Les élèves sortant de l'Ecole polytechnique, ayant accompli une troisième année de service militaire en qualité de sous-lieutenant de réserve, conformément à l'art. 23 de la loi du 15 juillet 1893, devront présenter leur demande d'admission aux cours spéciaux avant le 1^{er} septembre de l'année de leur sortie de l'Ecole polytechnique; ces élèves seront dispensés de produire les pièces exigées des autres candidats, mais ils devront faire parvenir au ministre des travaux publics, en même temps que leur demande, un certificat constatant les conditions de leur sortie de l'Ecole.

Une session spéciale du concours pour l'entrée aux cours spéciaux de l'Ecole supérieure des mines aura lieu dans les premiers jours du mois d'octobre, pour les élèves sortant de l'Ecole polytechnique qui ne seraient pas dispensés d'examen, en vertu de l'article 29 du décret du 18 juillet 1890. Les élèves ayant subi les épreuves du concours du mois d'octobre seront classés définitivement l'année suivante concurremment avec les candidats ayant pris part au concours du mois de juillet.

Le Protectionnisme

Paris, 15 avril.

Les effets du protectionnisme, en France, sont bien appréciés dans la culture économique d'Anvers, qui s'explique en ces termes:

Des capitaux français ont émigré chez nous, des industriels dont les prix de revient ont été élevés artificiellement par le nouveau régime douanier français, ont dû créer à l'étranger des usines pour alimenter leur clientèle d'outre-mer; ils apportent du travail à nos ouvriers

CARNE LIQUIDA

(VITANDE LIQUIDE)

Extracto Lquido

PTOGENO Y PEPTONIZADO

DEL

DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

VILLEMAJ Y VA DEZ GARCIA

MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)

Calle URUGUAY N.º 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS,

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANJERO
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Voynet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
G. Gilling y Ca., L. L. L.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado. El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca. Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos. La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago

SENEGUINA

JARABE CURA LA TOS EN 48 HORAS PASTILLAS

EN LAS FARMACIAS

BYRRH

VIN DE MALAGA

de VIOLET freres

Almacen Marsellés

MARTIN CATALONE

25 DE MAYO 281-MONTEVIDEO

Collège Franco-Anglais

85-CONVENCION-85

Enseignement primaire et commercial divi-

en trois cours, d'après le système des Ecoles

Primaires de France.

Directeur: LOUIS PARDES.

GUANTES Y PLUMAS

Casa especial para limpiar y teñir guantes y

diamas.

Guantes nuevos de toda clase a precios m-

pocos.

ALPROGRESO

322-URUGUAY-322

ARTURO J. PENTREATH

Agente de avisos en los ferrocarriles

re-rvías, diarios, etc.

Unico contratista para avisos en todos los fer-

rocarriles de la República Oriental, unico con-

tratista para avisos en los tren-vías Union, P. as,

Molino, Poelatos, Relucelo, Uruguay y Mon-

tevideo.

91a-ZABALA-91a

L. DELPECH

COURS D'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL.

Les cours suivants s'ouvriront pendant le mois

de Mai, sous la direction de divers professeurs.

Comptabilité, Tenue de Livres, Français Ortho-

graphie espagnole (à l'usage des étrangers), Droit

Civil, Droit Comm. reial M. Delpech inaugurera

en outre un cours de tenue de livres pour jeunes

filles, dans un pensionnat de demoiselles, le 10

Mai prochain.

200-SARANDI-200

APERTURA DE SUCESION

Por disposición del Sr. Juez L. Delarmental

doctor Francisco Capella y Pous, se hace sa-

ber al público la apertura de la sucesion de

don Juan Marqué, a fin de que todos los que

se consideren con derechos a ella, por cualquier

título, se presenten a delimitarlos ante este Juz-

gado dentro del término de 30 dias, bajo aperc-

bigamiento de lo que por derecho hubiere lugar.

-Montevideo, Marzo 9 de 1891.-Alejandro de

a Socera, Escribano público.

Dr. HORMAECHE

Practica las inyecciones de sustancia

viva segun el método Brown Sequard.

131-18 DE JULIO-131



La mejor leche, la más

pura que viene hoy a

Montevideo y manteca

fresca es la de la estan-

cia erena. (Joani co).

SE VENDE

183 PEREZ CASTELLANOS 183

Dirección de Cementerios

Debiendo ser extraídos del sepulcro núm. 31

del 1er cuerpo del Cementerio Central, prope-

dad de la Locia de los Amos de la Patria, los

restos de Matilde Jaur aud, Victor Luis Ri-

chebraque, Victor Saxe, Margarita E. Rana,

Maria S. de Milouere, Aquiles Masqueles,

Augusto F. Blandin, Carolina Noguez de Fer-

andez, Bartolomé Demorier, Juan Trum,

Bernardo Noguez, Juan Letrillard, Rosa Vero,

Maria G. L. Mampou Julian Lecasme, Juan

Mampou, Enrique Maurie, Teresa Lasalle de

Letrillard, Juan Carlos Honoré, José Marini,

José Moneton, Enrique Jacobsen Carlos E.

Cheuvont, Eugenio Serrasin, Francisco Carlos

Maton, Policarpo Alumada, Onorato Roselin,

Juan Ducan, Pedro Lousteau, Francisco Dupont

Lorenzo E. Saint Gos, Juan V. Saberan, Juan

Lapit, Alejandro Bordini, Eugenio Dabord,

Agustina Masqueles, Martin Alejandro, Al-

fredo, Ramelot, Juan Ferrari, Luis A. Paumé

Juan Ramelot, José Rocha, Alfredo Teaur-

naud, Francisco Leveque, Francisco Rocha,

Antonio Straiquet, Beltrán Duprat, Augusto

V. Blandin, Victoria Baillarge, G. de Parodi,

Nicolas Amiat, se previene a los interesados

que tienen 30 dias de plazo para trasladarlos

a otro local. En caso contrario se depositarán

en el osario general, así que se cumpla el tér-

mino señalado.

Montevideo, Abril 12 de 1891.

La Direccion.

COCHERIA

y Empresa de Pompas Fúnebres

43-URUGUAY-43

a. a. neural Nueva Cocheria-1 Calle Lucas

Obes 4-Esquilas Infantes (Paseo d. Molino)

DE

CARLOS SAIBENE

Este Establecimiento se recomienda por la

placiditud en el servicio como por la modestia

en los precios.

Servicio pronto a toda hora del día y de la

noche, para lo cual la casa cuenta con un

personal competente.

Se alquilan carruajes de pasaje y se reciben

caballos a pension.

En Montevideo y Paso del Molino, Teléfono

LA URUGUAYA num. 810. Servicio esmerado.

Precios sin competencia

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN

20-CANELONES-20

Casa especial para baños de

todas clases

SERVICIO ESMERADO

Precios sumamente módicos. Baños

frios o calientes sin ropas, 0.24 cts., id

con ropa 0.30 cts. Puede visitarse el

Establecimiento.

20- Calle Canelones -20

HOTEL DE PROVENCE

TERO PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS

On prend les pensionnaires a prix très mo-

dérés.

Nourriture et logement 1 plastra 20 par

jour.

Salons pour familles-On porte a domi-

cile.

A côté du Palais du gouvernement, a portée

de tous les tramways, près du Théâtre Solis.

CIUDADELA 148 150, 152 ET 154

HOTEL UNIVERSAL

DE

JUAN ERASUN

CONTIGU AU THEATRE CIBILS

Rue Itazaingo a l'angle de la rue

de las Piedras

Desaujourd'hui, je mets a la disposition du public et

de la nombreuse clientele mon établissement qui peut

rivaliser avec les meilleurs de cette capitale pour

son excellente cuisine, ses chambres spacieuses et bien

agées; enfin un service irréprochable et des prix excessi-

vement bas.

Les voyageurs paieront par jour pour déjeuner, diner et

chambre \$1.50.

Outre l'avantage d'avoir toutes les chambres don-

nant sur la rue, l'hôtel a des appartements pour famille in-

dependants, avec toutes les commodités voulues et des prix

très bas.

Personne ne peut ignorer combien cet hotel est avan-

tageux pour les voyageurs, puisqu'il se trouve au centre

de toutes les lignes de transport.

De la on peut comprendre qu'il doit avoir des chambres

spacieuses et commodes pour les voyageurs ou res-

idents de la ville.

Les jours de théâtre, l'établissement ouvre a la nuit a

de ses grands salons, qui communiquent intérieurement

avec le Théâtre Cibilis.

Il fera également le service de restaurant, café, confi-

serie et buvette d'excellente qualité.

On peut les voir a domicile a prix réduits qui peu-

vent defier toute concurrence.

Servicio a la carta et irréprochable.

Le train du Nord qui vient de la station Central conduit

les voyageurs a la porte de l'hotel pour l'centesimo.

Le train Oriental qui vient duquel passe devant la porte

de l'hotel et porte les voyageurs également pour l'cen-

tesimo, allant de la a la Plaza Ramirez et a la "Penitencia".

Le train menant aux Pósitos fait station a l'angle même

de l'hotel.

Pension au mois..... \$ 20.00

12 pension idem..... \$ 11.00

Déjeuner..... \$ 0.50

Diner..... \$ 0.60

Lit..... \$ 0.50

Bains ordinaires et de pluie.

P. S. N. C.

CIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio

de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificacion

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORELLANA

Capitan H. W. HAYES

Saldrá el 30 de Mayo de 1891

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa,

Bardos, Plymouth y Liverpool

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.

EN TODAS LAS MESAS

El IBERIA que sale el 16 de Mayo seguirá directamente para Europa sin

tocar en el Brasil.

Mientras exista cuarentena para las procedencias del Brasil, tanto este año

como el que viene, cada alternativa vapor d Europa vendrá directamente des-

de Lisboa, sin hacer escala en puertos br, ros, a fin de evitar la cuarentena

en el Rio de la Plata.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO Calle Solís 55

BUENOS AIRES

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

212--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309-311

La Banque émet des traites a terme, a vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe,

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentins,

Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale

LAGBANQUE: Émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres et

cédés, etc., et les reçoit en dépôt pour l'acquisition des coupons et dividendes

fait des avances sur tous les fonds cotés a la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres

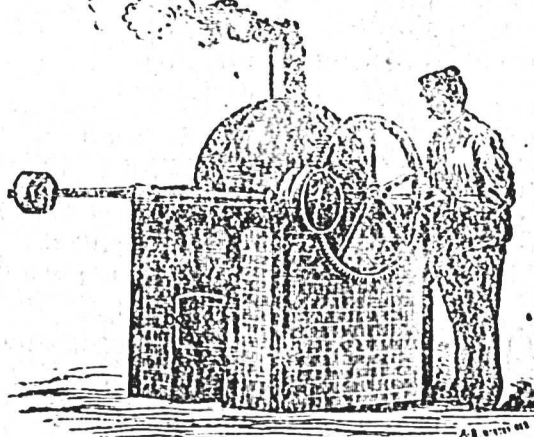
Paiements et encaissements sur les deux places

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11

du matin.

DOS AMERICANOS



Elaboracion de café a vapor.--Torrefaccion de café por el aire concentrado.

Ventas por mayor y menor.

Especialidad en cafés finos para familias.

Economia de un 25 0/0.

CALLE ARAPEY N.º 199

MONTEVIDEO

Telefono «Montevideo» número 610.

JEAN AICARDI

L'IBIS BLEU

Et ici, en attendant Germaino, il fallait

chercher une fille du pays... Il avait déjà

mandé. On en trouverait un aisément, pour

trois semaines ou quinze jours... Mais Eliso

n'aurait-elle pas peur, seule avec cette fille,